

Ce texte est en fait un extrait du livre, en espagnol, « El anarquismo en America Latina » de l'anarchiste argentin Angel Cappelletti (1927-1995). Cet extrait va de la page LXXVII à la page LXXXIV.

Le contenu en est superficiel mais vu l'absence quasi totale en France d'éléments historiques sur le mouvement anarchiste paraguayen, il nous a semblé intéressant à traduire.

Nous signalons que ce texte n'a pas été traduit par le CATS de Caen mais par un argentin qui est entré en contact avec nous. C'est cette personne, qui se reconnaîtra, qui a réalisé la traduction, et nous l'en remercions chaleureusement.

Le CATS s'est contenté, en mars 2011, de traduire les notes et d'effectuer les corrections finales nécessaires.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

## L'anarchisme au Paraguay

Au Paraguay, le plus lointain et isolé des pays latino-américains, l'activité des anarchistes remonte à la dernière décennie du siècle passé. En 1892 un groupe nommé «Les fils du Chaco» publia un manifeste, qui n'échappa certainement pas à la surveillance répressive des gouvernants d'alors, et qui, selon Nettlau, «semble être le premier document libertaire du pays précité» (1).

Cette même année quelques syndicats sont organisés, parmi eux ceux des charpentiers «colonne vertébrale du courant anarcho-syndicaliste» (1bis). Le statut du syndicat des maçons, vers 1900, fut rédigé par Pedro Gori. En 1906 apparut à Asunción «*El Despertar*» («*Le réveil*»), un organe de la Fédération Ouvrière Régionale Paraguayenne (FORP), central ouvrière anarcho-syndicaliste, fondée cette année là avec l'appui moral de la FORA. Pendant les années suivantes ont surgi également d'autres journaux libertaires, comme «*La Rebelión*» («*La Rébellion*»), «*La Tribuna*» («*La Tribune*») et «*Hacia el Futuro*» («*Vers l'Avenir*»). À partir de 1920 commença à être publié «*Renovación*» («*Rénovation*»), qui dura jusqu'en 1926. Quelques brochures de doctrine et de propagande furent éditées tant par le groupe «*El Combate*» («*Le Combat*») comme par la FORP (qui publia, par exemple, «*La Huelga*», «*La grève*» de Rafael Barrett). L'activité des groupes anarchistes ne cessa pas durant les années 30. Un fait singulier et certainement très peu connu de l'histoire paraguayenne contemporaine fut la proclamation de la commune d'Encarnación, par un groupe d'anarchistes en 1931. L'écrivain paraguayen Gabriel Casaccia y fait allusion dans son roman «*Los herederos*» («*Les Héritiers*»). Le 20 février 1931, un groupe d'ouvriers et d'étudiants, ayant à sa tête Obdulio Barthe, prit la ville d'Encarnación, avec l'intention de proclamer là une commune libertaire. Le fait faisait partie d'un plan à échelle nationale qui se proposait de commencer au Paraguay une révolution socialiste et libertaire (2). Parmi les militants libertaires qui ont participé à la prise il faut se rappeler de Cantalicio Aracuyú, Ramón Duran, Ciríaco Duarte, Juan Verdi, J. P. Cuéllar, L. Naboulet, M. Kaner, V. Canavesse.

La lutte pour la journée de huit heures se développa au Paraguay dès la fin de l'avant-dernière décennie du XIXe siècle, et, les anarchistes n'y ont certainement pas été étrangers, eux/elles qui militaient dans les syndicats des métiers graphiques, des cheminots, des boulangers, etc. «Les premières tentatives de grève, en tant que mouvement, se déclenchent à partir de 1889. Le 1er mars de cette année les ouvriers ferroviaires

déclarent une grève aux projections significatives. À partir de là, et de plus en plus, suivront d'autres métiers, comme celui des charpentiers, dont le syndicat commençait déjà à se distinguer parmi les principaux propulseurs de l'idéologie anarchiste, et en Septembre 1901, après une grève d'une semaine de durée, il obtient l'implantation de la journée de huit heures de travail. Sur les bases de ces premières manifestations d'expression et de conquêtes populaires, l'émergence de l'anarcho-syndicalisme commotionne la vie du pays» **(2bis)**. Dans le susnommé « *Manifeste* » des « fils du Chaco », reproduit dans « *La Democracia* » du 21 mai 1892 (et cité par D. Salinas), les anarchistes paraguayens définissaient ainsi leur idéologie et leurs buts : « Nous sommes communistes -anarchistes et comme tels nous nous proposons de propager l'émancipation complète du prolétariat; en même temps que nous luttons pour abolir l'exploitation inique de l'homme par l'homme, nous mettons toutes nos forces morales et matérielles pour faire disparaître toutes les tyrannies, pour établir la vraie liberté, l'égalité et la fraternité entre les familles humaines... nous voulons que la propriété individuelle soit transformée en liberté commune pour le bien de tous, nous voulons abolir la propriété individuelle parce que c'est la cause primordiale de tous les maux qui nous accablent, car avec elle se maintient toute cette scorie de l'humanité, comme le sont : le gouvernement, le clergé, les avocats, les militaires, les commerçants et les rentiers qui vivent comme des parasites et qui, pour continuer de jouir de leurs rapines maintiennent avec ce que nous produisons cette nombreuse armée ».

Les idées anarchistes, semées par des émigrants espagnols et argentins, avaient germé, comme on le voit, avant que ne finisse le siècle. « Cependant — comme le dit bien Salinas — en termes d'avances, le développement du mouvement ouvrier marque un jalon important quand, sous l'impulsion de l'anarcho-syndicalisme, s'établit la première centrale ouvrière. Cela se produit le 22 avril 1906 avec la fondation et l'organisation de la Fédération Ouvrière Régionale du Paraguay » **(3)**. Au commencement elle comptait seulement trois syndicats (les métiers graphiques, les charpentiers et les cochers), mais bientôt elle reçut l'adhésion des autres. Parmi ses fondateurs il y avait M. Amarilla, J. Serrano, J. Cazzulo, G. Recalde, L. Castellani **(3bis)**. Ses bases programmatiques étaient analogues à celles de la FORA.

L'arrivée de Rafael Barrett représente le moment de la plus grande apogée idéologique et culturelle de l'anarchisme paraguayen. Sa revue « *Germinal* » est, avec « *El Despertar* » (« *Le réveil* »), l'expression la plus significative du mouvement libertaire et ouvrier de l'époque. Son oeuvre a, pour le Paraguay prolétaire et paysan, une transcendance inégalée. Cela nous oblige à nous arrêter sur elle et sur la vie même du grand écrivain espagnol, lié par la générosité de son esprit et par sa passion libertaire à cette région lointaine de l'Amérique Latine. Barrett a été, en effet, comme le dit Roa Bastos, le « découvreur de la réalité sociale du Paraguay » **(4)**. Il était né à Torrelavega, Santander, le 7 janvier 1876, comme l'a établi, après une étude minutieuse, Vladimiro Muñoz **(5)**, en corrigeant des biographes précédents, comme Armando Donoso **(6)** et Norma Suiffet **(7)**, pour qui le lieu de sa naissance était Algeciras **(8)**.

Son père, Jorge Barrett, était écossais; sa mère, Carmen Álvarez de Tolède, était apparentée, à ce qu'il semble, avec les ducs d'Alba. On ne connaît pas les détails de sa jeunesse, mais il a étudié le piano et les langues vivantes et il a obtenu son diplôme d'arpenteur à Madrid. Pendant un temps il a fait là une vie de jeune monsieur semi-intellectuel, et on peut même supposer, avec Hierro Gambardelia, qu'il a publié là ses premiers écrits, ignorés pour nous. À ses vingt-six ans il embarqua pour l'Amérique, mû peut-être par le désir d'aventure ou par l'intention de rompre avec un passé un peu frivole et « d'orienter l'existence, déjà impulsée par des idéaux rénovateurs et justiciers, en chemin vers la solidarité humaine, contribuant à l'effort de ceux qui luttent ici pour ces idéaux » **(9)**. Un jour de 1903 (et non de 1907 ou 1908, comme l'affirme

inexplicablement Jorge A. Warley) (**9bis**), il est arrivé au port de Buenos Aires. Il commença à gagner sa vie comme journaliste à « *El Tiempo* » et à « *El Diario Español* ». Dans ce dernier il publia aussitôt un article intitulé « *Buenos Aires* », où il se penche, avec étonnement et colère, sur l'abîme qui règne entre opulence et misère dans cette Mecque de l'émigration européenne : « L'Amérique aussi! J'ai senti l'infamie de l'espèce dans mes viscères. J'ai senti la colère implacable monter à mes tempes, mordre mes bras. J'ai senti que l'unique manière d'être bon est d'être féroce, que l'incendie et le massacre sont la vérité, qu'il faut changer le sang des haines pourries. J'ai compris, dans cet instant, la grandeur du geste anarchiste, et j'ai admiré la joie magnifique avec laquelle la dynamite craque et fend la vile fourmilière humaine » (**10**). Évidemment, l'article a indigné le directeur du journal, décidé à plaire au gouvernement et à la bourgeoisie argentine, et il vira sans plus le jeune homme discourtois qui, accueilli dans l'hospitalier pays, osait critiquer ses institutions et médire de ses coutumes sociales.

De manière insoupçonnable, le journaliste à l'étincelant verbe libertaire alternait son travail avec ses penchants scientifiques et, toujours en 1903, il fondait, avec un groupe de d'ingénieurs et de professeurs, l'« Union Mathématique Argentine » (**11**). Le 6 octobre il écrivait à Henri Poincaré, lui envoyant quelques travaux mathématiques qui, selon dit l'ingénieur E. García de Zúñiga, révèlent « l'ardeur studieuse et la ténacité très patiente » de son auteur (**12**). En 1904 Barrett partit pour le Paraguay, comme correspondant du quotidien « *El Tiempo* » du Dr. Vega Belgrano. Il ne soupçonnait sans doute pas que cette terre serait celle de son enracinement définitif, le scénario de ses luttes les plus ardues et le sujet principal de ses écrits passionnés. Cette même année les libéraux chassaient du gouvernement les « *colorados* » (conservateurs).

Barrett, ami du général Benigno Ferreira, qui prit la tête de la révolution (**13**), participa à celle-ci et il fut bientôt nommé directeur du Département d'Ingénieurs de la République et secrétaire de la gérance des chemins de fer nationaux, en même temps qu'il collaborait à « *La Tarde* » (« L'Après-midi ») et « *Los Sucesos* » (« *Les Événements* »), des journaux d'Asunción. Cependant, la progressive connaissance de la réalité sociale du pays, l'expérience directe de l'exploitation des ouvriers et des paysans, sa condition de témoin oculaire de la corruption bureaucratique, l'obligèrent à renoncer bientôt à tout emploi public et le convainquirent certainement qu'il ne suffisait pas de chasser les conservateurs et de les remplacer par les libéraux pour changer les choses au Paraguay ou dans le monde. En 1906 il se maria avec Francisca López Maíz, appartenant à une famille traditionnelle paraguayenne, apparentée avec le père Maíz et même avec le maréchal Solano López. Avec l'anarchiste de Buenos Aires José Guillermo Bertotto il publia le journal « *Germinal* » entre le 2 août et le 11 octobre 1908, date à laquelle il se vit obligé de quitter le pays, « par ordre de Jara, le tyran brutal » qui s'était emparé du gouvernement, d'après Frugoni. Il débarqua à Corumbá, Brésil, pour réembarquer bientôt, le 5 novembre, en direction de Montevideo, où il fut chaleureusement accueilli par des amis lettrés et des camarades acrates. Il écrivit régulièrement pour « *La Razon* » de Samuel Blixen, et là sortirent les essais qui constituèrent plus tard son unique livre non posthume : « *Moralidades actuales* » (« *Moralités actuelles* »). Il collabora de la même manière à « *El Siglo* » (« *Le Siècle* ») et à « *El Diario* » (« *Le Quotidien* ») de Montevideo et à « *Caras* » (« *Visages* ») et « *Caretas* » (« *Masques* ») de Buenos Aires. Il a joui de l'estime et de l'admiration des plus illustres figures intellectuelles uruguayennes de cette époque : Vaz Ferreira, Frugoni, Ángel Falco, Rodó (qui dédia un essai, « *Les Moralidades de Barrett* », inclus après dans « *El Mirador de Próspero* »). Mais sa santé empirait et la phtisie n'arrêtait pas d'avancer dans le climat humide et froid de la capitale uruguayenne. Au début de 1909 il dû partir pour Corrientes, à la recherche de chaleur subtropicale. De là il passa de nouveau au Paraguay, sans obtenir néanmoins aucune amélioration, de telle manière qu'en septembre 1910 (presque en même temps que Florencio Sánchez) il

embarqua vers l'Europe, décidé à chercher à Paris le secours de la science qui était son dernier espoir. À Arcachon, Gironde, il mourut le 17 décembre, un peu plus d'un mois après Florencio Sánchez et victime de la même maladie. La prose de Rafael Barrett, dispersée dans des journaux argentins, paraguayens et uruguayens, a été réunie après dans quelques volumes. Orsini Bertani, qui avait édité « *Moralidades actuales* » (1910), publia la même année, dans un petit tome, l'essai « *Lo que son los Yerbales* », et l'année suivante, « *El dolor Paraguayo* » et « *Cuentos breves* » (14). En 1912 il mit au monde encore quatre tomes d'articles, notes et essais de Barrett, qu'il intitula : « *Mirando vivir* », « *Al margen* », « *Ideas y criticas* » et « *Dialogos, Conversaciones y otros escritos* ». En 1923, l'éditeur de Montevideo Claudio García sortit un tome de « *Paginas dispersas* » de Barrett. La maison d'édition « *Proyeccion* » de Buenos Aires publia « *El terror Argentino* », en ajoutant « *Lo que son los Yerbales* ». Juan Guijarro (pseudonyme de Gandolfi Herrero) prépara, pour la Maison d'édition « *Claridad* » de Buenos Aires, une anthologie intitulée « *Barrett sintetico* ».

Bien que déjà en 1931-1933 la maison d'édition « *La Protesta* » ait essayé de donner au public lecteur « *Las Obras completas de Barrett* », le projet ne s'est réalisé qu'en 1943, grâce à la Maison d'édition « *Americalee* » (15) de Buenos Aires, qui en 1959 sortit une autre édition en trois tomes, avec quelques ajouts. Il ne fut pas possible en revanche de concrétiser le plan de la « Commission d'hommage à Rafael Barrett » de Rosario, qui consistait à publier les assez abondants écrits inédits ou non recueillis en volume que laissaient l'écrivain espagnol (16).

Homme de fine sensibilité esthétique et de vaste culture, versé dans les sciences physiques et mathématiques tout comme en économie et politique, ami de Vallée Inclán, de Ramiro de Maeztu et de García Lorca, Barrett semblait destiné à briller comme une étoile de première ordre dans le firmament littéraire de l'Espagne. Des hasards historiques et biographiques l'empêchèrent de réaliser une oeuvre organique et le privèrent de la célébrité qui, de son vivant, entourait certains de ses compatriotes et amis. Ce qui nous reste de lui suffit, cependant, pour lui assurer une place prééminente parmi les grands prosateurs latino-américains de l'époque, à côté de Rodó, son admirateur, et de González Prada, son coreligionnaire. Rodó lui même, dans une lettre adressée à Barrett, lui dit : « Vous avez exalté la chronique, sans perdre ni aménité ni simplicité. Vous l'avez dignifiée par la pensée, par la sensibilité et par le style... Votre critique est implacable et adroite, son scepticisme est efficace, atteint le profond; et cependant, la lecture de ces pages de négation et d'ironies fait du bien, reconforte, anoblit, et c'est qu'il y a dans l'esprit de votre ironie un fond affirmatif, une lointaine idéalité nostalgique, un rêve désireux d'amour, de justice et de pitié qui se font ainsi plus communicatifs et pénétrants, dans le ton d'une mélancolie simple et ironique, que s'ils s'enveloppaient d'accents d'enthousiasme et de foi ou de protestation déclamatoire et tragique. Votre attitude de spectateur lucide, dans le théâtre du monde, a toute la noblesse du stoïcisme, mais avec en plus une veine profonde de charité ».

Vaz Ferreira, le philosophe le plus représentatif de l'Uruguay, rédige, dans le troisième tome de « *Lecciones de Pedagogia y cuestiones de enseñanza* » (« *Leçons de pédagogie et questions d'éducation* »), ce jugement qui n'est certainement pas indigne du précédent : « Rafael Barrett a été l'une des apparitions littéraires les plus sympathiques et les plus nobles. Homme de bien, honnête et héroïque, hôte d'un pays étranger, il adopta sa « douleur » et son « J'accuse », peut être plus courageux que l'autre, eut de toute façon le mérite suprême de ne même pas pouvoir lui offrir, surtout à ce moment, d'espoirs ou d'expectatives de gloire. Et il a été un homme de pensée, de sentiment et d'action. Il est l'exemple que je commence désormais à substituer à celui d'Anatole France, quand je veux montrer comment il est possible de ne pas être un esprit dogmatique, d'avoir

bien plutôt une tendance au doute, et même presque un scepticisme à base de sincérité, et être, cependant, un homme d'action — et d'une action noble et valeureuse — peut-être plus efficace et plus noble que celle des dogmatiques. Et, comme écrivain, en produisant dans les plus tristes et invraisemblables conditions, dans le tourbillon du journalisme quotidien, sans temps, malade, il sut donner à ses productions une densité intellectuelle si forte, et en même temps une chaleur si puissante d'humanité, qu'il réussit à synthétiser l'un des plus purs et bien mené alliage d'intelligence et de sentiment». Dans son oeuvre « La Literatura en Argentina », Álvaro Yunque considère Barrett comme le représentant le plus illustre de la littérature anarchiste de cette région d'Amérique du Sud.

Dans sa première jeunesse Barrett ne fut pas un anarchiste militant, mais sûrement il sympathisait avec les idées libertaires, si vives et vigoureuses pendant ces années dans la péninsule ibérique. En arrivant à Buenos Aires, il déclara, comme nous l'avons vu, son admiration pour l'action directe devant l'insupportable injustice. Mais c'est au Paraguay que son militantisme se manifesta. Non seulement il publia là bas le journal « Germinal » mais il participa y compris à la Première Conférence d'Ouvriers Paraguayens, organisée par la FORP, dans laquelle «il traça les linéaments initiaux en ce qui concerne le problème de la terre, calant en cela un des points névralgiques du processus économique national : la question agraire » (17). Cela dit, son anarchisme n'a jamais été dogmatique. Extrêmement pointu et incisif dans la critique de la société capitaliste et bourgeoise, Barrett se montrait très flexible dans les formules ou les programmes socialistes à adopter. Il ne se préoccupait pas beaucoup des disputes internes qui divisaient les anarchistes de l'époque. À la différence de ce qui se passait avec d'autres écrivains libertaires, il ne démontrait pas non plus d'agressivité excessive contre les marxistes. Il pensait, plutôt, qu'un accord entre les deux grands courants du socialisme international, marxiste et anarchiste, pouvait assener le coup de grâce au système capitaliste. D'autre part, il ne semble pas avoir été un croyant inconditionnel en la science, comme l'étaient nombre de ses collègues libertaires, ni avoir recherché le fondement philosophique de son anarchisme dans un matérialisme machiniste et déterministe à la manière de Kropotkine. Comme Malatesta, il tendait à admettre une certaine liberté dans la volonté humaine. Et en plus d'une occasion il semble exprimer son accord avec une conception vitaliste du monde, analogue peut-être à la philosophie bergsonienne qui alors surgissait en France et se diffusait en Europe. Il y a chez Barrett une haute valorisation de la volonté qui le rapproche des idées de Baroja, l'un de ses contemporains. Avec celui-ci il partage également le sens critique, l'ironie acerbe, la vision sombre de la réalité. Mais, à sa différence, cette obscure perspective ne le conduit pas à une résignation désespérante mais débouche sur un acte de foi, sur l'espoir d'une révolution imminente. D'autre part, par son style, Barrett est plus près de Valle Inclán que de Baroja.

Poète libertaire, d'une « violente tonalité social », le paraguayen Leopoldo Ramos Giménez le fut aussi, né en 1896, et auteur d'un recueil de poèmes intitulé « Piras sagradas ». Comme cela s'est passé avec certains poètes argentins, sa muse prit bientôt des directions moins combatives et plus esthétisantes, dans « Eros et Alas y sombras » (17bis).

## NOTES :

1) M. Nettleau, « Viaje libertario a través de America Latina » in « Reconstruir » 77, page 37.

1bis) Francisco Gaona, « Introducción a la historia social y gremial del Paraguay », I page 42.

- 2) Fernando Quesada, « 1931 – la toma de Encarnación », Asunción, 1985.
- 2bis) Darío Salinas, « Movimiento obrero y procesos políticos en Paraguay » in Pablo González Casanova, « Historia del movimiento obrero en America Latina ».3, Mexico, F.C.E., 1984, page 369.
- 3) Darío Salinas, *op. cit.*, page 374, récemment les éditions R. P. d'Asunción (Paraguay) ont réuni en un volume, en édition fac-similé, la collection d' « El Despertar », organe de la FORP en 1906-1907.
- 3bis) Ciriaco Duarte, « El sindicalismo libre en Paraguay », Asunción, 1978, pages 89 et suivantes.
- 4) Augusto Roa Bastos, « Rafael Barrett, descubridor de la realidad social del Paraguay », prologue à Rafael Barrett, « El dolor paraguayo », Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1978.
- 5) V. Muñoz, « Barrett » in « Reconstruir », 98, page 39.
- 6) A. Donoso, « Un hombre libre », prologue à R. Barrett, « Paginas dispersas », Montevideo, 1923, page 13.
- 7) N. Siuffet, « Rafael Barrett », Montevideo, 1958, page 15.
- 8) Rufino Blanco Fombona ne se décide pour aucune des 2 villes, bien qu'il incline pour Algeciras, en se basant sur le fait que la mère de Barrett n'était pas castillane mais andalouse (« Motivos y letras de España », Madrid, page 210), ce qui est également faux vu que, selon Muñoz, son manoir était à Villafranca del Bierzo, León.
- 9) J. A. Solari, « Rafael Barrett, misionero de la justicia y de la belleza » in « Reconstruir », 101, page 11.
- 9bis) Jorge A. Warley, « Rafael Barrett, anarquismo y denuncia », Buenos Aires, 1978, page 7.
- 10) Rafael Barrett, « Buenos Aires » in « Obras completas I », Buenos Aires, 1943, page 22.
- 11) V. Muñoz affirme que parmi les fondateurs de la « Unión Matemática Argentina » se trouvait le professeur espagnol connu Julio Rey Pastor. Mais celui-ci, né en 1888, avait seulement 15 ans en 1903 et, par ailleurs, il n'arriva en Argentine qu'en 1917 (José Babini, « La evolución del pensamiento científico en la Argentina », Buenos Aires, La Fragua, 1954, page 196).
- 12) E. Garcia de Zúñiga, « Rafael Barrett, matematico » in « Boletín de la Facultad de Ingeniería », Montevideo, 1<sup>er</sup> décembre 1935, page 30, (cf Lázaro Flury, « Rafael Barrett, científico intuitivo » in « Reconstruir », 101, pages 35-36).
- 13) La révolution libérale de 1904 « incarnait des idéaux de surpassement intellectuel et signifiait la rébellion irritée des masses citadines contre le commandement, arbitraire et odieux, du sabre de la cavalerie », dit Carlos R. Centurión (« Historia de la cultura paraguaya I », Asunción, Biblioteca « Ortiz Guerrero », 1961, page 567).
- 14) « El dolor paraguayo », bien qu'il inclut quelques courts récits, ne constitue pas, en réalité, une « série de brefs contes à l'intention réaliste », comme le croie Rafael E. Velásquez (« Breve historia de la cultura en Paraguay », Asunción, 1978, page 240). Il fut réédité, également à Montevideo, en 1926, avec des commentaires et jugements critiques d'Emilio Frugoni, José E. Rodó, Ramiro de Maeztu (ami de

jeunesse de Barrett) et José G. Bertotto, auteur, d'après V. Muñoz, d'un livre biographique et autobiographique intitulé « Mi amigo Rafael Barrett », qui reste encore inédit. Bautista Fueyo publia ensuite, une autre fois, à Buenos Aires, « El dolor paraguayo » ; en y ajoutant l'essai marquant « Lo que son los Yerbales ».

15) Cette même année 1943, l'association des « Amigos de Rafael Barrett » de Montevideo publia aussi les « Obras completas » (bien que, d'après l'avis de spécialistes comme Miguel A. Fernández, aucune des 2 versions ne soient aussi « complètes » qu'on pourrait le souhaiter). En 1967, furent imprimées à Montevideo les « Cartas intimas » de Barrett, avec une introduction et des notes de son épouse, et un prologue de L. Hierro Gambardella. Elles forment le volume 119 de la « Colección de Clasicos Uruguayos ».

16) La bibliothèque Ayacucho de Caracas publia, en 1978, « El dolor paraguayo », auquel ils ajoutèrent « Lo que son los Yerbales », « El terror Argentino », « La cuestión social » et d'autres écrits (quelques uns non inclus dans les livres publiés de Barrett). Le livre comporte un prologue d'Augusto Roa Bastos et des notes de Miguel A. Fernández. Sur la vie, la pensée et l'œuvre de Rafael Barrett on peut consulter, en plus des travaux cités dans les notes antérieures : Manuel Domínguez, « Rafael Barrett », Asunción, 1910 ; J.R. Forteza, « Rafael Barrett, su obra, su predica, su moral », Buenos Aires, Éditions Atlas, 1927 ; Victor Massuh, « En torno a Rafael Barrett, una consciencia libre », Tucumán, Éditions La Raza, 1943 ; Noel de Lara, « La obra de Rafael Barrett », Buenos Aires, Éditions Sol, 1921 ; Alvaro Yunque, « Rafael Barrett, su vida y su obra », Buenos Aires, Éditions Claridad, 1929. Dans le N°101 de la revue « Reconstruir » (1976) de Buenos Aires et dans le N°27 de « Ruta » (1976) de Caracas, on peut lire quelques articles à propos de Barrett, à l'occasion du centenaire de sa naissance. En 1990 fut publié une nouvelle et plus exhaustive édition des « Obras completas » de Rafael Barrett (Éditions R.P., Asunción, Paraguay) sous la direction de Miguel Angel Fernández et de Fransisco Corral. Le tome IV (à la charge de M. A. Fernández) contient des textes inédits et oubliés.

17) Darío Salinas, *op. cit.*, page 375.

17bis) E. Anderson Imbert, « Historia de la literatura hispano-americana II », Mexico, Libreros Mexicanos, 1964, page 99.